

LE VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN AMÉRIQUE

En ces jours de solidarité franco-américaine, ce n'est pas sans une certaine appréhension que je m'apprête à remonter aux premiers temps de cette amitié, quand un fils de France, un Breton, allait contempler le grandiose pays qui venait de contracter avec le sien un pacte bientôt deux fois séculaire. Je ne suis pas le poète cher à Dante pour accompagner l'Enchanteur dans son voyage au Paradis du Nouveau-Monde. Mais il se trouve que des alliances américaines, des études de littérature comparée et un commerce assidu avec Chateaubriand m'engagent à faire revivre le voyageur, à discuter ses impressions exotiques et surtout à défendre l'écrivain qui, depuis quarante ans et plus, est taxé de supercherie touristique et d'excès d'imagination. J'essaierai de montrer précisément que Chateaubriand n'a jamais cessé d'être sincère, et qu'il est aussi véridique dans son récit de voyage que dans son appréciation divinatoire de l'avenir et de la puissance des Etats-Unis.

On sait combien les rêveries de Combourg, l'exaltation permanente de l'âme favorisent en lui le désir de l'évasion. Et l'on n'est pas impunément issu d'une famille de marins. Jeune sous-lieutenant au régiment de Navarre, il supporte avec impatience le collier pourtant léger de la vie de garnison. La Révolution commence : il applaudit aux cahiers des Etats Généraux, mais les prodromes d'une période de vio-

(1) Cet article a d'abord été une conférence faite lors de la séance offerte par la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine à l'Armée américaine, en 1945.

lence ne peuvent que peser sur sa résolution. Lui qui avec sa sylphide partait vers Otahiti, l'Himalaya et le Gange, il songe à s'en aller tout de bon : « Je cherche du nouveau, dit-il à Panat qui va émigrer ; le roi est perdu et vous n'aurez pas la contre-révolution. Je fais comme ces puritains qui, au XVIII^e siècle émigraient à la Virginie ; je m'en vais dans les forêts : cela vaut mieux que d'aller à Coblenz. A quoi bon émigrer de France seulement ? J'émigre du monde. » Il est poussé à changer de continent à la fois par ses lectures, ses projets littéraires et les encouragements de M. de Malesherbes. Il n'a pas, en effet, ouvert inutilement les *Lettres édifiantes* des missionnaires, *l'Histoire des deux Indes*, de l'abbé Raynal, Bernardin de Saint-Pierre, Parny. Mais il est déjà lui-même homme de lettres : « J'étais très jeune encore, écrit-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, lorsque je conçus l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des sauvages en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez, à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au nouveau monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'aperçus bientôt que je manquais de vraies couleurs, et que si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre. »

N'oublions pas cependant que la cause déterminante du voyage fut l'influence de Malesherbes. Le futur défenseur de Louis XVI, dont la personnalité est si attrayante que l'Américain Gouverneur Morris se déclare « in love » avec lui, est le grand-père de sa belle-sœur, un allié de sa famille, presque un parent. Il entraîne Chateaubriand dans sa passion des sciences naturelles ; il lui apprend l'observation exacte des phénomènes de la nature, mieux encore il cultive en lui le goût de l'exploration et de l'aventure, lui répétant que, s'il avait été plus jeune, il l'aurait accompagné. Aussi est-il au moins pour moitié dans le rêve géographique de René : « M. de Malesherbes me montait la tête sur ce

voyage. J'allais le voir le matin ; le nez collé sur des cartes, nous comparions les différents dessins de la coupole arctique ; nous supputions les distances du détroit de Behring au fond de la baie d'Hudson. » Car il ne s'agit de rien moins que de découvrir « en tournant sous le pôle, le passage de la mer de Behring dans l'Atlantique par le Nord ». Enfin Chateaubriand est avide de connaître, comme tant d'autres de ses contemporains, non seulement ces Indiens si proches de la nature mais ces Insurgents champions de la vraie liberté et de la vraie vertu. Les *Lettres d'un cultivateur américain*, de Saint John Crèvecoeur, dédiées à l'abbé Raynal et lancées en 1784 par M^{me} d'Houdetot, venaient de les populariser, comme la visite des envoyés du Congrès, Sileas Deane, Arthur Lee et Benjamin Franklin. Sans doute, comme le conseillait le marquis de Chastellux, il fallait éviter les généralisations hâtives, mais que faire contre la croyance populaire ? Brissot, le futur Girondin, part en 1788 pour « aller vivre dans un pays où l'on n'est point forcé de plier le genou devant les puissances, et élever ses enfants loin du tyran ». On pense à coloniser les territoires de l'Ohio, une compagnie se fonde à Paris dans ce but, ayant à sa tête M. du Val d'Espréménil, le marquis de Marnésia, de Lully, Mounier, Mallouet, le vicomte de Malartie. Du Val d'Espréménil s'écriait dans un mémoire de propagande : « Il faut à mon cœur un espace plus libre. J'ai besoin de consolations. Je tiendrai toutes mes promesses. » Gouverneur Morris eut beau représenter les dangers d'une telle expédition, Camille Desmoulins assura à M. d'Espréménil, dans les *Révolutions de France et de Brabant*, que son « péricrane enlevé pendrait à quelque arbre alors que des orangs-outangs se disputeraient les faveurs de sa triste veuve », Marnésia et Malartie n'en partirent pas moins en 1790 et débarquèrent à Alexandrie, allèrent rendre visite à Jefferson, Adams, Hamilton, Madison et Washington.

Faut-il s'étonner après cela du départ de Chateaubriand ? Pourvu d'une lettre du marquis de la Rouërie pour Washington, il s'abouche avec le capitaine Dujardin Pinte-de-Vin, commandant le brick *Saint-Pierre*, et le 8 avril 1791 avec des prêtres, des séminaristes et des émigrants, il s'embarque à Saint-Malo pour les îles Saint-Pierre et Mique-

lon, d'où il doit gagner Baltimore. La traversée fut lente et se passa pour Chateaubriand à essayer de ramener le jeune anglais Tulloch, converti par les Sulpiciens, à la philosophie et à la raison. Il nous a conté, dans *l'Essai sur les Révolutions*, les péripéties de cette tentative en même temps que les circonstances de l'escale aux Açores dans la mauvaise rade de Graciosa, le 6 mai 1791. Des Açores le brick se dirigea vers le nord, arriva sur les bancs de Terre-Neuve, et jeta l'ancre à l'île Saint-Pierre pour une quinzaine de jours ; Chateaubriand passa plusieurs jours à terre, dîna à deux ou trois reprises chez le gouverneur, herborisa et ne manqua pas de réciter sur les falaises en regardant vers Terre-Neuve quelques passages d'Ossian avec Tulloch. Puis le bateau revint plus au sud. L'un des Sulpiciens qui furent ses compagnons de route, confirme la mention d'un bain en pleine mer, qui faillit coûter la vie au téméraire Chateaubriand. Ce fut quelques jours après que des cimes d'érables émergeant de l'horizon marin annoncèrent le Nouveau Monde. Quelle fut l'émotion ressentie par le voyageur devant l'apparition de cette terre promise, vous le devinez, ou plutôt cette page du *Voyage* va nous le révéler : « Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes regards autour de moi, dans un mélange de sentiments et d'idées que je ne pouvais débrouiller alors, et que je ne pourrais peindre aujourd'hui. Ce continent ignoré du reste du monde pendant toute la durée des temps anciens, et pendant un grand nombre de siècles modernes ; les premières destinées sauvages de ce continent, et ses secondes destinées depuis l'arrivée de Christophe Colomb ; la domination des monarchies de l'Europe, ébranlée dans ce nouveau monde ; la vieille société finissant dans la jeune Amérique ; une république d'un genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans l'esprit humain et dans l'ordre politique ; la part que ma patrie avait eue à ces événements ; ces mers et ces rivages devant en partie leur indépendance au pavillon et au sang français ; un grand homme sortant à la fois du milieu des discordes et des déserts ; Washington habitant une ville florissante, dans le même lieu, où, un siècle auparavant, Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens ; les Etats-Unis

renvoyant à la France, à travers l'Océan, la révolution et la liberté que la France avait soutenue de ses armes ; enfin, mes propres desseins, les découvertes que je voulais tenter dans ces solitudes natives qui étendaient encore leur vaste royaume derrière l'étroit empire d'une civilisation étrangère : voilà les choses qui occupaient confusément mon esprit. »

Il ne reflète en ces lignes que l'émotion de tous les voyageurs de l'époque devant « the land of free ».

Aussi est-ce tout plein de son Raynal, du souvenir de William Penn et des vertueux quakers fondateurs de la grandeur américaine, plein aussi du souvenir de Rousseau, qu'il débarque à Baltimore le 10 juillet 1791. Il ne s'y attarde pas. Couchant encore un soir à bord, il part le lendemain matin par le *stage coach* pour Philadelphie, qui est encore à cette date la capitale des Etats-Unis. Il est, en effet, pressé de présenter sa lettre de recommandation à Washington. Ses premières impressions, en voyant défiler le paysage, sont succinctes : « La route que nous parcourûmes était plutôt tracée que faite. Le pays était assez nu et assez plat : peu d'oiseaux, peu d'arbres, quelques maisons éparses, point de villages. En approchant de Philadelphie, nous rencontrâmes des paysans allant au marché, des voitures publiques et d'autres voitures très élégantes. » il est à Philadelphie le 13. Le jeune voltairien qu'il est alors n'en trouve pas moins que la ville est triste, parce que « le protestantisme, qui ne sacrifie point à l'imagination, n'a point élevé ces tours et ces dômes dont l'antique religion catholique a couronné l'Europe. » Mais si toutes ces maisons ont un aspect régulièrement monotone et froid, l'une d'elles le frappe par son ample façade. C'est celle de Washington. Le Président est alors absent et Chateaubriand doit l'attendre une quinzaine de jours, à en croire le *Voyage*, une huitaine selon les *Mémoires*. Joseph Bédier a contesté que le futur explorateur ait pu voir Washington ; or avec M. Chinard et M. Le Savoureux, nous pouvons ici lui infliger un démenti. Miss Armstrong a retrouvé dans les papiers de Washington, en 1906, la lettre de recommandation de La Rouërie à celui qu'il appelle « cet homme extraordinaire ». Mais cédon la parole à l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Au bout

de quelques minutes, le général entra : d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble, il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence ; il l'ouvrit, courut à la signature qu'il lut tout haut avec exclamation : « le Colonel Armand ! » C'est ainsi qu'il l'appelait et qu'avait signé le marquis de la Rouërie. Nous nous assîmes. Je lui expliquai tant bien que mal le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes anglais et français, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement ; je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du Nord-Ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. — *Well, well, young man !* Bien, bien, jeune homme, s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes. »

Puisque cette entrevue a eu lieu, même si le président n'a pu recevoir l'écrivain que quelques minutes, je ne vois pas pourquoi nous ne croirions pas au dîner du lendemain, que Bédier et M. Chinard s'obstinent à nier. La conversation roula sur la Révolution française et Washington montra une clef soi-disant de la Bastille qu'on lui avait fait parvenir. Chateaubriand, non sans humour, remarque que « les expéditionnaires en serrurerie auraient pu, trois ans plus tard, envoyer au Président des Etats-Unis le verrou de la prison du monarque qui donna la liberté à la France et à l'Amérique ». Mais l'impression produite par son hôte qu'il quitte à dix heures du soir n'en est pas moins profonde, si profonde que, quelque trente ans plus tard, dans le sixième livre des *Mémoires*, composé en 1822, il en trace un portrait moral définitif en un parallèle célèbre entre Washington et Bonaparte. Qu'on me permette d'en détacher la conclusion d'une lumineuse actualité ; elle vaut pour toutes les démocraties véritables, et pour toutes les dictatures : « La République de Washington subsiste, l'Empire de Bonaparte est détruit. Washington et Bonaparte sortirent du sein de la démocratie : nés tous deux de la liberté, le premier lui fut fidèle, le second la trahit.

« Washington a été le représentant des besoins, des idées, des lumières, des opinions de son époque ; *il a secondé, au lieu de le contrarier, le mouvement des esprits ;*

il a voulu ce qu'il devait vouloir, la chose même à laquelle il était appelé : de là la cohérence et la perpétuité de son ouvrage. Cet homme qui frappe peu, parce qu'il est dans des proportions justes, a confondu son existence avec celle de son pays : sa gloire est le patrimoine de la civilisation ; sa renommée s'élève comme un de ces sanctuaires publics où coule une source féconde et intarissable. » Peut-être, sans doute même, l'exemple de Washington et celui des Etats-Unis confirmera-t-il plus tard au Chateaubriand des derniers jours, légitimiste touchant et fidèle, mais ne croyant plus en ses rois, que l'avenir de la France et de l'Europe, à l'exemple du nouveau continent, est dans la Démocratie.

Revenons cependant en arrière et reprenons Chateaubriand à la sortie de la maison de Washington, après un excellent dîner, dû à un cuisinier français. Regardons-le un instant, transformé en touriste, visiter les musées et les jardins exotiques de Philadelphie où s'étalent la faune et la flore américaine. Va-t-il s'en tenir là ? Evidemment non ; il a hâte de contempler cette terre dans son exubérante liberté. Il songe à son grand dessein ; il doit par l'Ouest gagner le Pacifique, suivre la côte vers le Nord et la mer polaire... Il part de Philadelphie et, désireux de saluer les grands souvenirs de l'indépendance américaine, il passe par New-York, Boston, Lenington ; il aime New-York, ville gaië, peuplée, commerçante. Il va en pèlerinage à Boston « saluer le premier champ de bataille de la liberté américaine. Il a vu les champs de Lenington : « J'y cherchai, écrit-il, comme depuis à Sparte, la tombe de ces guerriers qui moururent pour obéir aux saintes lois de la patrie. » Il quitte ces Thermopyles modernes, cette terre philosophique pour venir s'embarquer à New-York à destination d'Albany. Un beau paysage autant que des collations de fruits et de lait, une société agréable le réjouissent sur le bateau, mais surtout la complainte d'Asgill que chante une quakeresse de Philadelphie : « Les officiers américains semblaient touchés du chant de la Pensylvanienne : le souvenir des troubles passés de la patrie leur rendait plus sensible le calme du moment présent ; ils contemplaient ces lieux dorés des derniers feux du jour, animés du siffle-

ment des cardinaux, du roulement des palombes bleues, du chant des oiseaux moqueurs, et dont les habitants, accoudés sur des clôtures frangées de bégonias, regardaient notre barque passer au-dessous d'eux. »

Le voici enfin à Albany. On lui a donné une lettre pour un M. Swift, trafiquant de pelleteries, qui doit l'aider dans son expédition vers le Nord. Il lui expose son plan, le négociant, en homme pratique, le juge impossible, ou tout au moins d'une réalisation lente et lointaine : Chateaubriand ne doit-il pas s'aguerrir, vivre les coureurs des bois, apprendre les dialectes indiens, préparer minutieusement son exploration ? Mais allez faire entendre raison à un jeune homme qu'anime le feu sacré, le désir de la gloire et la ténacité bretonne ! Tant pis. Il ne peut attendre : « Je cachai à M. Swift mon déplaisir ; je le priai de me procurer un guide et des chevaux pour me rendre à Niagara et à Pittsburg : à Pittsburg, je descendrais l'Ohio, et je recueillerais des notions utiles à mes futurs projets. J'avais toujours dans la tête mon premier plan de route. » Le voilà nanti d'un Hollandais parlant plusieurs dialectes indigènes et de deux chevaux. Il traverse ainsi le territoire qui s'étend entre Albany et les chutes du Niagara. Enivré par la liberté, il essaie dès lors de se faire une âme primitive lorsqu'il a passé le Mohawk et entre dans les bois. Il est curieux et tellement vivant, ce Chateaubriand livré au démon de l'anarchie allant d'arbre en arbre, à gauche, à droite, se disant : « Ici plus de chemins, plus de villes, plus de monarchies, plus de républiques, plus de présidents, plus de rois, plus d'hommes. » Il en ahurit son guide, qui le croit fou. Peu lui en chaut : il est tout à la joie de trouver des sauvages Onondagas, qui le reçoivent à l'antique et dont il décrit longuement les cérémonies, ou un ancien marmiton du général de Rochambeau, M. Violet, qui fait danser « Messieurs les sauvages et mesdames les sauvagesses » au son de son violon. C'est à ce moment qu'il achète des Indiens un habillement complet : deux peaux d'ours, l'une pour demi-toge, l'autre pour lit. « Il joignit à son nouvel accoutrement la calotte de drap rouge à côtes, la casaque, la ceinture, la corne pour rappeler les chiens, la bandoulière des coureurs de bois ; ses cheveux flottaient sur son cou découvert ; il

portait la barbe longue : il avait du sauvage, du chasseur et du missionnaire. »

Il passe pourtant non sans plaisir d'une partie de chasse au carcajou à la civilisation qui reparait au milieu des forêts, dans des clochers à flèche, des maisons de fermiers, où de blondes jeunes filles chantent au piano « le duo de Pandolfetto de Paisiello ou un cantabile de Cimarosa », à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Enfin le voilà aux chutes de Niagara. Le charme opère déjà à quelques lieues des eaux. Déjà s'inscrit dans la mémoire la symphonie nocturne tant de fois répétée par le poète et chère au chanoine Mugnier : « La lune se montrait à la cime des arbres ; une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire gravit peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait sa course, tantôt il franchissait des groupes de nues, qui ressemblaient aux sommets d'une chaîne de montagnes couronnées de neige. Tout aurait été silence et repos sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires. »

Et que dire du merveilleux spectacle de l'immense chute d'eau ? Chateaubriand se sent vertigineusement attiré vers le vide. Il veut descendre jusqu'au pied des eaux. Il s'aventure sur le flanc d'un rocher presque à pic, malgré les représentations du guide. En dépit des rugissements de l'eau qui bouillonne au-dessous de lui, il parvient à une quarantaine de mètres du fond. Arrivé là, la pierre nue et verticale ne lui permet plus de s'accrocher. Il demeure suspendu par une main à la dernière racine, sentant ses doigts s'ouvrir sous le poids de son corps. Il lâche et il tombe. Par un bonheur inouï, il se trouve sur le redan d'un roc où il aurait dû se briser. Allons, il s'en tire avec un bras cassé et des yeux pleins encore d'une merveilleuse vision d'écume qu'il reproduira par deux fois, dans *l'Essai sur les Révolutions* et dans *Atala*. Douze jours chez les sauvages qui le soignent et il n'y paraît plus. Il profite de ce repos pour faire part de ses

observations dans une lettre à Malesherbes et regarde le soir danser une jeune indienne à la lueur fantastique d'un bûcher. Nous sommes désormais en plein exotisme romantique.

Mais allons-nous passer de la réalité dans le roman, imaginé et imposé comme une expérience vécue ? C'est ici, en effet, que commence la discussion. Chateaubriand ira-t-il, en traversant Pittsburg, jusqu'au lac Érié ? Descendra-t-il, comme il le prétend, vers le Mississipi, les Natchez et les Florides ? Ou, au contraire, se contentera-t-il de suivre lentement le chemin du retour par Albany, pour prendre à temps le bateau qui de Philadelphie doit l'emmener en France, le 10 décembre 1791 ?

Ce fut un Français qui, en 1832, devait attacher le grelot, transformé en tocsin par Joseph Bédier en 1899. René de Mersenne, tel est son nom, lut en effet ces lignes caractéristiques dans un article de l'*American quarterly Review* de décembre 1827 : « M. de Chateaubriand dit être allé à Richmond dans la Virginie, avoir vu George Washington à Philadelphie, avoir visité le champ de bataille de Lexington et être allé à Niagara et au Canada. On voit qu'il voudrait persuader qu'il a longtemps vécu parmi nos Indiens et fait de longues courses dans nos déserts, surtout qu'il connaît parfaitement la Louisiane, le Mississipi et les Florides. Mais cela est impossible. Les scènes descriptives d'*Atala* et des *Natchez* sont entièrement fausses. Une personne capable de peupler les bords du Mississipi de perroquets, de singes et de flamants n'a jamais vu ce pays. Et, quoiqu'il y ait quelque possibilité qu'il ait parcouru nos forêts dans la direction de Niagara et qu'il ait vu de ces Indiens dont il y avait alors un grand nombre des deux côtés de la ligne du Canada, il n'est pas croyable qu'il ait jamais visité le Sud-Ouest, dont les aspects sont si différents ; et nous ne pensons pas qu'il en sache rien de plus que ce qu'on en peut recueillir dans les livres des voyageurs. »

Le fils du maréchal Ney suivit la même voie. Sainte-Beuve, toujours un tantinet méchant, se faisait l'écho de ces rumeurs malveillantes, dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*, mais l'affaire resta en suspens, jusqu'au

moment où Joseph Bédier mit la main précisément sur les livres des voyageurs dont s'était servi Chateaubriand pour raconter et décrire les deux parties de son voyage. Il dénonçait avec ravissement, dans ses articles de la *Revue d'Histoire littéraire de France* de 1899 et de 1900, que Chateaubriand devait bien de ses tableaux et de ses scènes de mœurs à Charlevoix, auteur de l'*Histoire et description générale de la nouvelle France*, publiée en 1744, à Jonathan Carver, qui publiait à Londres, en 1778, ses *Travels through the interior parts of North America, in the years 1766, 1767 and 1768*, et à William Bartram, voyageur et naturaliste américain. De là à conclure que Chateaubriand n'avait pas vu le Sud-Ouest, il n'y avait qu'un pas et il le franchit. Par la suite, M. Pierre Martino, M. Dick et Paul Hazard abondèrent plus ou moins dans son sens ; tandis que M. Chinard se montrait plus réservé en écrivant son *Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, l'abbé Bertrin prenait par deux fois parti pour notre écrivain, en défendant pied à pied chacune de ses affirmations et Madison Stathers lui emboîtait le pas.

De cette querelle littéraire le groupe de Joseph Bédier sortit vainqueur. L'éminent érudit put montrer, tranquillement installé dans son cabinet, et les cartes sous les yeux, que, même en donnant à Chateaubriand toutes les chances d'un voyage aussi rapide que possible à travers le continent américain, il aurait manqué son bateau de treize jours et que pour arriver le 10 décembre sur le quai de Philadelphie il devait couvrir 4.000 kilomètres en 63 jours, à raison de 64 kilomètres par jour. La discussion sur le papier est remarquable de précision et de clarté : nous admirons la magnanimité de M. Bédier qui octroie généreusement quelques kilomètres de plus à sa victime qui n'en peut mais, et n'en a pas moins la corde au cou pour s'aller pendre, ayant perdu par ses mensonges même l'honneur. A son tour, M. Pierre Moreau, dont le *Chateaubriand* est si captivant, n'a pas voulu prendre parti et pénétrer dans la zone interdite, déclarée minée par les pancartes de l'éminent médiéviste.

Mais en 1930, M. Le Savoureux a rouvert courageusement la querelle et a montré qu'en définitive la thèse du voyage

impossible à cause de l'invraisemblance du récit n'est plus soutenable. M. Bédier fut bien mari lorsqu'on trouva dans les archives du Congrès la lettre de La Rouërie, lui qui avait écrit, à propos de la fameuse entrevue : « Ainsi, de tous les événements du séjour de Chateaubriand aux Etats-Unis, un seul peut être contrôlé : le contrôle montre qu'il est imaginaire. » S'il y a quelque chose d'imaginaire, ce n'est pas du côté de Chateaubriand.

Il n'y a presque pas eu de détail dans le trajet de New-York aux chutes du Niagara, dont on n'ait suspecté l'authenticité. Or, depuis les découvertes de M. Chinard, jusqu'à Niagara, le voyage n'est plus discutable. A présent, on attend Chateaubriand le long de l'Ohio, du Mississipi et dans les terres des Florides pour lui dresser un guet-apens. On connaît le merveilleux morceau inséré dans le prologue d'*Atala* et dont l'exotisme éberlua M.-J. Chénier, Morellet et Ginguené au point de les rendre incrédules, en particulier la fameuse phrase : « De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux. » Mieux informés par les voyageurs et les naturalistes, nous reconnaissons aujourd'hui, grâce à M. Chinard, la vraisemblance de ce détail, comme nous admettons des avenues naturelles dans les forêts vierges, des îlots formés par agglomération de végétaux, la présence des perroquets, singes et flamants sur les bords du Mississipi en 1792 et encore plus en 1725, époque où se déroule *Atala*, et même le bison chargé d'années qui abandonne le troupeau. L'anecdote des deux Floridiennes, banale aventure coloniale qui donnera naissance aux personnages d'*Atala* et de *Celuta*, n'a rien qui doive nous surprendre. Si Chateaubriand avait voulu mentir aurait-il présenté les prototypes de ses héroïnes, comme des filles *peintes*, c'est-à-dire des prostituées ? Cette page inédite des *Mémoires d'Outre-Tombe*, qui relate une baignade en leur compagnie porte bien la marque de la réalité vécue et non idéalisée : « Dans une rive du fleuve croissait un cyprès chauve dont les feuilles ressemblaient à des découpures de mousse. Les racines appelées *genoux* saillaient en avant et formaient une voûte. Je me baignai en pantalon de coton bleu à l'entrée de cette grotte, ayant sur la tête un large chapeau

de riz pour me garantir du soleil. Les cousines venaient me voir nager ; elles se plongeaient dans l'eau enveloppées d'un grand linceul de la seconde écorce du mûrier. Leurs têtes brunes sortaient de l'eau, comme deux têtes de naïades, tandis que des cygnes voguaient autour d'elles : il y avait de quoi devenir fou. Une d'elle chantait avec une voix de velours poussant à la fin de chaque phrase musicale un cri qui troublait. Quelquefois elles se parlaient vivement : je croyais démêler des accents de jalousie ; mais la triste pleurait et le silence revenait » (1).

J'en viens au plus grave. Joseph Bédier interdit à Chateaubriand de naviguer sur l'Ohio et sur le Missouri, de flâner dans les Florides, mais il ne surveille pas son prisonnier. Que fait cet interdit de séjour pendant les trois mois qu'il passe encore sur le continent américain ? Nous aimerions bien le savoir. Joseph Bédier triomphe de ce fait qu'à partir du Niagara le *Voyage en Amérique* devient laconique et imprécis, surtout qu'il contient cette phrase accusatrice : « Ici le manuscrit original de mes voyages n'offre plus qu'une masse informe de feuilles volantes, mêlées, déchirées, rongées par l'humidité, sans ordre, sans suite, souvent illisibles. Tout ce pays était alors si inexploré et mon itinéraire est si vague qu'il n'y faut chercher que ce qu'on y trouve : des tableaux à peine esquissés. »

Pourtant Chateaubriand lui-même se justifie sur ces silences du *Journal*. Ainsi il ne rapporte pas dans les pages du manuscrit du *Voyage*, concernant la partie vérifiée et admise du trajet, divers événements, et il s'explique par ces mots : « Le manuscrit manque ici, ou plutôt ce qu'il contenait a été inséré dans mes autres ouvrages. » Mais voici qui est mieux et qui corrobore notre thèse. A propos du voyage dans le Sud-Ouest, pour lequel Bédier lui reproche son lacanisme, il a écrit : « La suite du manuscrit contient la description du pays des Natchez et celle du cours du Missis-

(1) « Page inédite des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Les Indiennes de Chateaubriand ». *Mercur de France*, 15 juillet 1908. *Le pantalon de coton bleu et le chapeau de riz*, un tantinet ridicules, suffisent à montrer que Chateaubriand ne déguise pas ici la vérité.

sipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. *Ces descriptions sont complètement transportées dans Atala et dans les Natchez.* » Enfin, je voudrais donner un dernier exemple qui prouve la probité intellectuelle de Chateaubriand. Il déclare, en effet, avant de commencer ce qu'il intitule dans le *Voyage, Histoire naturelle* : « Ici finit, à proprement parler, l'itinéraire ou le mémoire des lieux parcourus ; mais il reste dans les diverses parties du manuscrit une multitude de détails sur les mœurs et les usages des Indiens. J'ai réuni ces détails dans des chapitres communs, après les avoir soigneusement revus et amené ma narration jusqu'à l'époque actuelle. Trente-six ans écoulés depuis mon voyage ont apporté bien des lumières et changé bien des choses dans l'ancien et dans le nouveau monde ; ils ont dû modifier les idées et rectifier les jugements de l'écrivain. » Ainsi tombe en partie l'argument des sources livresques, invoqué par Bédier, puisque Chateaubriand les reconnaît lui-même comme indispensables pour parfaire son œuvre. Il cite d'ailleurs Bartram et Charlevoix.

On peut relever des faits plus décisifs encore contre la thèse de Joseph Bédier. Nous savons aujourd'hui, moins par l'abbé Bertrin que par un Canadien et un Américain qui ont refait le trajet de Chateaubriand, combien les évaluations de vitesse de Bédier sont sujettes à caution. Autre chose est de supputer la longueur des étapes du fond de sa bibliothèque et autre chose de les vérifier à cheval ou en canot. Le texte même des *Mémoires*, malgré le louable effort de Biré, reste jusqu'à nos jours tronqué, incomplet, interpolé ; nous attendons un bon éditeur de cette œuvre dont Joseph Bédier tire le meilleur de son argumentation. Là où l'abus paraît criant, c'est dans le tracé de l'itinéraire. Or, comme le pense avec raison M. Le Savoureux, en fait d'itinéraire, le guide le plus sûr c'est peut-être Chateaubriand lui-même. Il a, en effet, deux manières de s'exprimer : à la première personne et à la troisième. « S'il parle à la première, c'est qu'il a vu ou exécuté la chose par lui-même. Si sa phrase est à l'impersonnel, c'est un rapport fait par autrui. » « Ainsi, dit encore M. Le Savoureux, la plupart des soi-disant invraisemblances de l'itinéraire disparaissent. » De même en ce qui concerne les emprunts et

ce qu'on appelle les plagiats de Chateaubriand à Carver, à Bartram, à Charlevoix, il faut distinguer entre les souvenirs directs du voyageur et ceux qui sont des renseignements sur l'histoire naturelle et humaine du pays. Comment, en cinq mois, Chateaubriand aurait-il pu étudier lui-même les mœurs indiennes, la flore et la faune américaines ? Aussi à la critique quantitative et philologique de Bédier opposons-nous la critique qualitative du Docteur Le Savoureux. Comme nous approuvons celui-ci lorsqu'il défie quiconque de trouver des sources à des pages telles que : le Séjour chez les Onondagàs, la Nuit chez les sauvages de l'Amérique, le Journal sans date, l'Orage sur le fleuve, le Coucher de soleil dans un site de la Floride, le Bain et le sommeil avec les Floridiennes, le Réveil de René sous le catalpa, la Partie de pêche des Natchez, la Lumière tropicale d'*Atala* !

De ce que Chateaubriand ne raconte pas d'incidents survenus dans la seconde partie de son voyage s'ensuit-il qu'elle soit imaginaire ? Mais j'ai cité tout à l'heure deux textes significatifs qui prouvent le transfert de certaines pages du voyage dans *Atala* et les *Natchez*. Or, ne se peut-il que certaines de ses aventures aient passé dans ses œuvres dites d'imagination et basées souvent, au contraire, sur la réalité la plus concrète ? M. Le Savoureux va plus loin encore. Se fondant sur le fait historique que M. Chinard a mis en lumière : la défaite infligée en novembre 1791 par les Indiens des rives de l'Ohio aux deux mille Américains du général Sainclair, et sur le silence de Chateaubriand à l'égard d'un événement qu'il a dû connaître, il se demande si, comme le René des *Natchez*, il ne s'est pas allié aux Indiens révoltés contre les Blancs. On sait, en effet, que l'écrivain a recours aux lacunes ou aux termes vagues quand il veut dissimuler.

Il reste une dernière critique contre la réalité de la seconde partie du voyage. C'est Paul Hazard qui la formule : « Ce grand peintre ne s'inspire que par exception de la réalité directement saisie... Pour écrire il a besoin de lire... Nous savons du reste que pour Chateaubriand la beauté crée la vérité. » Mais est-il exact que Chateaubriand ne crée que par transposition ? C'est ce qui est trop contestable. Même en s'inspirant de Charlevoix le jésuite ou de Bartram

le botaniste, les descriptions de Chateaubriand ont une valeur artistique et lumineuse, l'accent de ce qui a été vu et senti par le voyageur en personne. « La nuit était délectable. Le génie des airs secouait sa chevelure bleue, toute embaumée de la senteur des pins et de la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle, flottait sur la cime indéterminée des forêts. » Ce sont des yeux éblouis par la beauté, ivres de couleurs, des sens gardant toutes fraîches les impressions reçues qui lui permettent d'écrire la page admirable que je ne puis résister au plaisir de citer : « Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts ; le temps assemble sur toutes les sources les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes... Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature... On voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistias et de nénuphars, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie, dans quelque anse retirée du fleuve... Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue : leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent, par une progression insensible, monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupes de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes dans une île de Meschacebé. » Il est un exemple plus frappant encore de sa sincérité, c'est son exactitude. Plus tard, il verra deux cimes du mont Hymette, alors qu'il n'a qu'un sommet arrondi, mais un voyageur distingué qui a nom Henry Bidou nous apprend que les feux de l'éclairage font croire, certains jours, que l'Hymette a deux sommets.

Nous avons laissé le poète au seuil de la terre promise,

attendant que soit levé le veto de Joseph Bédier et de ses partisans. Je crois que maintenant nous pouvons laisser l'Enchanteur rêver sur le fleuve grandiose du Meschacebé, méditer sur les ruines de la nature, nouer son idylle avec les Floridiennes, contempler les ruines sur l'Ohio, témoigner une sympathie active aux Indiens révoltés, tout en admirant Washington, et passer les Montagnes bleues. Est-il parti de Pittsburg, est-il descendu jusqu'aux Natchez, ensuite de là jusqu'à Cuscowilla, puis par Apalachucla et les Natchez, est-il remonté à Jackson, à Florence et à Nashville, gagnant de là Knoxville est-il revenu par Salem et Chillicothe à Philadelphie ? Nous ne saurions l'affirmer de façon précise. Tel n'est point peut-être son itinéraire dans les Florides, autrement dit dans l'Alabama, la Géorgie, la Caroline du Sud et le Tennessee, mais l'essentiel c'est qu'il ait connu les Florides. Puisqu'il garde, un peu mystérieusement, l'avant-fin de son expédition, nous devons supposer avec lui qu'errant de forêt en forêt, il s'était rapproché des défrichements américains. On sait comment la nouvelle de la fuite du Roi, lue un soir au repos dans un journal anglais, détermina son retour à Philadelphie et son embarquement, le 10 décembre, pour la France.

Il quitta cette Amérique qu'il n'allait plus revoir, mais qui avait peuplé sa vision pour la vie, de sa beauté naturelle et sauvage, comme de l'élan de son peuple vers le progrès et la liberté. Il devait, en 1822, dans le sixième livre des *Mémoires d'Outre-Tombe*, d'après le manuscrit des *Natchez* et du *Voyage*, miraculeusement retrouvé après vingt ans, raconter à nouveau son aventure américaine, en évoquant le prestige des paysages merveilleux, chers encore à son cœur malgré la distance et les années. Il parlait de la littérature naissante de la jeune nation, il montrait ce que le développement des villes, le sens des affaires et l'esprit d'entreprise avaient là-bas de prodigieux. Il prophétisait même la guerre de sécession qui allait éclater quelque quarante ans plus tard. Il devait bien ces pages au Continent qui fut l'inspirateur de son œuvre et qui lui révéla son génie. Aux éloges se mêlent les critiques, preuve de sa sincérité. Sincère, il l'est, en effet, mais il est aussi véridique, et je forme en terminant le vœu que les ombres de Bédier et de Chateaubriand se

rencontrant aux Champs-Élysées se réconcilient dans leurs communes affinités bretonnes et leur commune admiration de l'Amérique.

Charles DÉDÉYAN,
Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.
